

Opinion

Rose Kelleher, Muriel Petit, Suzy Eeckelaerts et Vera Schlusmans

Pour les Femmes, Voor Vrouwen

■ Depuis dix ans, nous assistons à une explosion inédite du nombre de jeunes qui déclarent soudainement une “dysphorie de genre” à l’adolescence. C’est une contagion sociale massive, comme l’anorexie l’était dans les années 1990-2000. Mais avec une approche médicale radicalement différente.

“changer de sexe” et qui injectent à des adolescentes des doses massives de testostérone – traitement expérimental, risques d’effets irréversibles: stérilité définitive, ostéoporose précoce, risques cardiovasculaires multipliés, cancers, atrophie vaginale, perte de la capacité à l’orgasme, voix cassée à vie, pilosité irréversible...

La même profession qui refuse des hormones bio-identiques aux femmes ménopausées “par précaution” n’hésite pas à transformer chimiquement des mineures en pleine crise identitaire, jeunes dont le cerveau (lobe frontal) n’a pas atteint sa pleine maturité.

Conséquences

Ceux qui, parmi ces médecins, injectent à des adolescentes en détresse des bloqueurs de puberté ou des doses supra-physiologiques de testostérone (et aux garçons des œstrogènes + antiandrogènes), avec des conséquences médicales lourdes, irréversibles et souvent cachées aux patients (voir les détails sur www.lalibre.be).

Et tout cela pour un bénéfice psychologique quasi nul: le taux de suicide reste le même, voire augmente après transition complète (Suède, 2023).

C’est de la mutilation chimique légale, sur mineurs et tout jeunes majeurs, dont le cerveau n’a pas atteint sa maturité.

Les politiques portent une responsabilité tout aussi écrasante.

La loi transgenre de 2017 sur l’auto-identification a ouvert la

porte à toutes les dérives: n’importe qui peut changer légalement de sexe sur simple déclaration, sans aucun contrôle médical ni psychologique. Conséquence: intrusion d’hommes dans les espaces féminins, les sports féminins, les prisons de femmes.

Sanctions pénales

Ensuite, la loi contre les “thérapies de conversion”, à l’origine destinée à protéger les homosexuels, a été détournée par les activistes transgenres.

Résultat: tout thérapeute qui ose explorer les causes profondes du mal-être d’un jeune (trauma, homosexualité, autisme) avant de valider la transition risque des sanctions pénales.

On interdit aux psys d’être prudents. On les force à affirmer. C’est de la folie pure. L’idéologie de l’identité de genre n’est pas une avancée, c’est une régression qui mutilé et tue nos enfants.

Il est temps que les médecins cessent d’être complices.

Il est temps que les politiques assument enfin leurs responsabilités et arrêtent cette expérimentation de masse sur la jeunesse.

Parce que derrière les statistiques, il y a Nathan, Aero, Mélodie -Téo et des familles dévastées.

Et demain, ce sera qui? Nous ne nous taisons plus. Pour elles, pour eux. Pour tous les autres.

→ Notes et liens à retrouver sur www.lalibre.be

OPINION

Contre la tyrannie du “pour ou contre”

■ Notre société est gangrenée par l’absence de “courage de la nuance”.



François Mathieu
Chroniqueur

En cette fin d’année, chacun se replie sur ses terres, sa famille, ses rituels, pour tenter de retrouver un peu de calme. Je voudrais pourtant rappeler – et pas seulement en prévision des repas de famille de fin d’année – que notre société est profondément gangrenée par l’absence de ce que le journaliste français Jean Birnbaum appelle si justement le “courage de la nuance”.

Il n’y a pas si longtemps, la nuance était une qualité. Une marque d’intelligence, parfois même de sagesse. Elle permettait de tenir ensemble des points de vue contradictoires, de résister aux évidences trop rapides. Aujourd’hui, elle est devenue suspecte. Dans certains rapports de recruteurs, elle serait même interprétée comme un signe de faiblesse. Manque de leadership, défaut de vision, incapacité à trancher. Comme si penser avec prudence empêchait nécessairement d’agir. Il faudrait sans doute interroger plus avant les experts en ressources humaines...

Nous vivons dans un monde saturé d’urgences réelles ou proclamées. Crises géopolitiques, tensions sociales, dérèglement climatique, transformations technologiques accélérées: tout semble exiger des réponses immédiates, définitives. Dans ce contexte, prendre le temps de distinguer, de complexifier, voire d’hésiter, est trop souvent perçu comme une fuite ou une trahison. Il faut choisir un camp, vite et sans détour.

Sur les réseaux sociaux, dans le débat politique, dans l’entreprise, la logique est implacable: être pour ou contre, allié ou adversaire, engagé ou complice du silence. La complexité ralentirait l’action; la nuance serait une forme de tiédeur morale. Or cette vision est non seulement fausse, mais dangereuse. Comme le rappelle le neuroscientifique Albert Moukheiber dans *Votre cerveau vous joue des tours*, notre cerveau adore les raccourcis, les oppositions simples, les récits clairs. Ils nous rassurent, réduisent l’incertitude et nourrissent notre sentiment d’appartenance.

Mais ces mécanismes cognitifs, utiles à petite échelle, deviennent redoutables

lorsqu’ils structurent le débat public. Ils alimentent la polarisation, renforcent les bulles informationnelles et rendent presque impossible toute délibération collective.

Penser finement n’empêche pas d’agir; c’est même souvent la condition pour agir durablement. Réduire des problèmes complexes à des slogans, c’est se priver des leviers nécessaires pour les résoudre. C’est aussi nourrir, paradoxalement, la défiance et la radicalisation que l’on prétend combattre. Et prêter le flanc à la critique. On nous rétorquera que les temps exigent du leadership, de la clarté, de la vitesse. Mais celui ou celle qui impose sa vision ressemble – selon la formule savoureuse d’un ancien collègue, Dieter Haerens, – à un “*TGV quittant rapidement une gare en laissant tous ses wagons derrière lui*”. L’image est parlante. Que vaut en effet un train sans ses wagons? Et combien d’organisations, de mouvements ou de pays ont déjà payé le prix de cette fascination pour la trajectoire solitaire et rectiligne, indifférente aux complexités humaines?

Jean Birnbaum nous rappelle justement que la nuance n’est pas un entre-deux tiède, encore moins une dérobade. Elle est une exigence. Une discipline de l’esprit qui oblige à résister à la facilité des camps, à la tentation de la pureté idéologique et au confort des certitudes partagées – l’exact contraire de ce que font la majorité des plateformes numériques avec leurs algorithmes.

À l’heure où les certitudes s’affrontent plus qu’elles ne dialoguent, le véritable courage consiste peut-être à ralentir. À accepter que le réel résiste aux réponses simples. À défendre la nuance non comme un refuge confortable, mais comme un effort exigeant, parfois inconfortable, toujours nécessaire. En cette fin d’année, alors que le monde semble sommé de choisir sans cesse entre des alternatives réductrices, revendiquer la nuance n’est ni un luxe ni une posture. C’est un acte de responsabilité intellectuelle. Et peut-être, aujourd’hui, une forme de courage. Ce courage, je vous le souhaite pour 2026.